

la mère est perturbée par une éducation bourgeoise qui l'empêche d'établir des relations nourrissantes avec ses enfants. Elle souffre d'une profonde dévalorisation de son être, compensée par une discipline imperturbable et de fréquentes sautes d'humeur coupant court au dialogue ou au partage émotionnel. Pendant la maladie de Robin, elle ne parvient pas à accueillir son chagrin⁴⁰, encore moins à prendre en compte la détresse de son fils aîné. D'après le psychiatre et psychanalyste Justin A. Frank, auteur de *Bush on the Couch* [Bush sur le divan], le mutisme de ses parents a privé le jeune George de sa capacité à anticiper la mort de sa sœur et à ressentir la tristesse d'une telle séparation. En conséquence, l'enfant dut refouler les sentiments qu'il lui était interdit d'exprimer, intensifiant ainsi la dynamique de dissociation et de projection dans laquelle il se trouvait déjà :

« En tant que premier-né, le jeune George aura inévitablement ressenti de l'animosité envers Robin pour avoir détourné sa mère de lui ; lorsque la maladie de l'enfant impliqua des absences qui éloignèrent sa mère davantage, sa rancœur n'aura fait que croître – et croître encore devant le chagrin de sa mère après la mort de Robin⁴¹. »

Quelle ironie, relève encore le Dr Frank, que cet enfant en vienne un jour à occuper le poste de Président pendant la période de deuil national qui suivit les attentats du 11 septembre 2001 ! Apparemment incapable de prendre la mesure de cette tragédie et d'exprimer sa douleur, tout au moins en public, George W. Bush passera directement à la rage en désignant Ousama Ben Laden comme la cible de sa prochaine vengeance et s'érigera désormais en chef de guerre.

George W. Bush victime de la Pédagogie noire

Avec le décès de sa sœur, George W. se retrouve soudain de sept ans plus âgé que le troisième enfant de la fratrie et tout porte à croire que ce rôle va lui peser rapidement. Peu de temps après ce drame, le garçon d'ordinaire insouciant accueille l'un de ses amis pour la nuit. Son sommeil est constamment perturbé au point que sa mère accourt pour le réconforter. « *Je savais ce qui se passait*, expliquera son jeune camarade. *Il faisait des cauchemars pendant toute cette période. Ce fut l'une des expériences les plus réalistes que j'aie eues de la mort et je suis sûr que ça l'a profondément affecté [...]*⁴². » Simultanément, Georgie est bouleversé de voir souffrir ses parents et joue les boute-en-train. Lors d'un match de football par exemple, l'enfant déclare soudain vouloir être à

40. Barbara Bush a confié à Amy Cunningham : « *Je n'avais pas pleuré du tout quand Robin était encore en vie, mais après sa mort, j'ai cru que je pourrais pleurer pour toujours.* » Amy Cunningham, *Good-bye to Robin*, Texas Monthly, Vol. 16, N° 2, février 1988, p. 82, <http://books.google.fr/books?id=2SkEAAAAMBAJ>.

41. Justin A. Frank, *Bush on the Couch: Inside the Mind of the President*, ReganBooks, 2004, pp. 14-15.

42. Randall Roden, cité par George Lardner Jr. et Lois Romano, *Tragedy Created Bush Mother-Son Bond*, Washington Post, 26.7.1999, www.washingtonpost.com/wp-srv/politics/campaigns/wh2000/stories/bush072699.htm.

la place de Robin. Son père qui l'accompagne lui en demande la raison : « *Je parie qu'elle peut mieux voir le jeu de là-haut que nous depuis ici*⁴³. » Une cousine de Georgie, qui a elle aussi perdu sa sœur, témoigne dans ce sens : « *Vous savez, nous étions deux clowns. Je pense que les enfants qui ont perdu un frère ou une sœur trouvent souvent des moyens de rendre les choses plus faciles dans la famille*⁴⁴. » Barbara Bush finit par comprendre que son aîné cherche à la consoler de son immense chagrin. Un jour depuis sa chambre, elle l'entend parler à un voisin qui lui demande de venir jouer. Georgie répond qu'il voudrait bien, mais que sa mère a besoin de lui⁴⁵. Des années plus tard, alors que leur fils fera campagne pour sa réélection au poste de gouverneur du Texas, les parents de George W. reconnaîtront que les grandes démonstrations d'amitié, les vanes et les fréquentes facéties qui le caractérisent étaient apparues après la mort de Robin, alors qu'il tentait désespérément de les sortir de leur dépression⁴⁶.

Mais qu'en est-il du ressentiment de l'enfant ? Comment s'exprime la souffrance d'être constamment renvoyé à lui-même et d'affronter seul l'angoisse de l'abandon relationnel devant un père distant et une mère inabordable ? À force de ne pas être entendu dans son malheur, George W. développe une sourde hostilité que d'aucuns jugent prometteuse pour un fils de la dynastie Walker Bush, mais qui constituera l'une des faces les plus sombres du personnage. Ses camarades de l'école élémentaire Sam Houston se souviennent d'un garçon précoce et surexcité qu'ils surnommèrent « *Bushtail* » [Queue de Bush] à force de le voir s'éloigner en courant. Vénéré par les gamins de Midland, Georgie est toujours le premier à les entraîner dans une aventure périlleuse, arborant l'accent guttural et le langage fleuri de l'Ouest texan comme des marques de distinction. « *Georgie est devenu presque un homme*, ironise son père dans une lettre à l'un de ses amis, *il dit des obscénités de temps en temps et jure parfois, à l'âge de quatre ans et demi. Il ne quitte jamais son costume de cow-boy*⁴⁷. » Quelques années plus tard, dans une autre correspondance, il confie cependant : « *Georgie m'exaspère quelquefois au plus haut point [...]*⁴⁸. » Mais si son fils déroge à ses principes, George Herbert laisse rarement éclater sa colère, préférant déléguer la violence à sa femme. Plusieurs décennies après les faits, l'un de leurs jeunes voisins voit encore Barbara attrapant Georgie par l'oreille et le traînant vers la salle de bain pour lui savonner la bouche parce qu'elle l'a entendu proférer des injures qu'elle juge

43. Barbara Bush, *A Memoir*, *op. cit.*, p. 46.

44. Elsie Walker, interviewée par Bill Minutaglio, *First Son*, *op. cit.*, p. 46.

45. Barbara Bush, *A Memoir*, *op. cit.*, p. 47.

46. James Hatfield, *Fortunate Son: George W. Bush and the Making of an American President*, St-Martin Press, 1999, p. 22.

47. Lettre à Gerry Bemiss, 1.1.1951, *All the Best*, *op. cit.*, p. 70.

48. Lettre à son beau-père Marvin Pierce, 7.4.1955, *ibid.*, p. 79.

racistes⁴⁹. L'enfant s'est senti trompé par ses parents à la mort de Robin⁵⁰, présumera sa mère bien des années plus tard, mais pour l'heure elle ne songe qu'à réprimer ses effronteries.

Un jour en classe, alors âgé d'une dizaine d'années, Georgie se barbouille le visage avec un porte-plume pour imiter le chanteur Elvis Presley en tournée dans la région, provoquant l'hilarité de ses camarades et les foudres de son professeur de musique. Cette dernière saisit l'enfant par le bras et le conduit dans le bureau du proviseur John Bizilo pour y être puni. La suite est malheureusement prévisible dans un État qui, aujourd'hui encore, détient le triste record du nombre de châtimements corporels infligés aux enfants dans les écoles publiques américaines⁵¹. M. Bizilo demande à Georgie de « *se pencher en avant* » et lui administre trois coups de *paddle* sur le derrière. « *Quand je l'ai frappé, qu'est-ce qu'il a pleuré !* racontera le proviseur. *Il a hurlé comme s'il avait été blessé par un coup de feu. Mais il a compris la leçon*⁵². » En l'absence de son père apparemment hostile à cette sanction, l'enfant ne trouve aucun réconfort auprès de sa mère qui, après s'être rendue chez le proviseur et avoir entendu sa version des faits, donne raison à ce dernier :

« Tout d'abord, [M. Bizilo] ne lui a pas infligé de contusions, il ne l'a pas blessé. Il a seulement contrarié son amour-propre. [...] Vous ne voudriez pas d'un clown de la classe, mais d'un garçon qui s'efforce de faire de son mieux. [...] C'est pourquoi j'ai soutenu le proviseur⁵³. »

La « *leçon* » retenue par George W. Bush à la suite de cette douloureuse humiliation sera sans doute que la raison du plus fort est toujours la meilleure, comme l'écrivait au XVII^e siècle déjà le moraliste Jean de La Fontaine dans un vers devenu proverbial⁵⁴. Conformément aux principes de la *Pédagogie noire* qui trouve ici l'une de ses plus cruelles expressions, l'intention du proviseur est d'inculquer l'obéissance par le viol de l'intégrité de l'enfant. Ajouté aux agressions qui lui sont familières, ce geste traumatisant restera gravé dans la mémoire du jeune Bush comme une injure supplémentaire l'engageant à penser que la violence ritualisée constitue l'un des privilèges du pouvoir. Le fait de ne trouver en sa mère aucun témoin secourable qui reconnaisse le caractère effroyable d'une telle sanction ne fera qu'augmenter sa détresse et aggraver la dissociation de sa personnalité. Des décennies plus tard, un journaliste constatera justement : « *Bien des aspects de la philosophie*

49. Selon Michael Proctor, cité par Nicholas D. Kristof, *A Philosophy with Roots in Conservative Texas Soil*, New York Times, 21.5.2000, www.nytimes.com/2000/05/21/us/a-philosophy-with-roots-in-conservative-texas-soil.html.

50. Barbara Bush écrira : « *Vous devez vous souvenir que les enfants ont aussi du chagrin. Au début, George Junior ne pouvait croire que [Robin] était morte et enterrée. Il s'est senti trompé. Je ne suis pas sûre que George et moi ayons réglé cela comme nous aurions dû.* » *Good-bye to Robin*, op. cit., p. 82.

51. Voir le chapitre 2 du présent ouvrage et la page 45 particulièrement.

52. John Bizilo, cité par Nicholas D. Kristof, *A Philosophy with Roots in Conservative Texas Soil*, op. cit.

53. Barbara Bush, citée par Pamela Kilian, *Barbara Bush: Matriarch of a Dynasty*, op. cit., p. 41.

54. Jean de La Fontaine, *Le Loup et l'Agneau*, Livre 1, 10.

politique du candidat à la présidence – y compris sa croyance dans les vertus de la discipline pour les jeunes délinquants – semble remonter à son enfance [à Midland]⁵⁵. »

Pour Georgie comme pour nombre de ses camarades soumis à la violence routinière des adultes sans jamais être entendus dans leur calvaire, certains jeux révèlent l'insoutenable confusion qui agite leur monde intérieur. « *Nous étions horribles avec les animaux !* » se souvient par exemple l'un de ses copains en riant. Derrière la maison des Bush se trouvait une mare d'où sortaient des centaines de grenouilles après une forte pluie. « *Tous les gars prenaient leur carabine à air comprimé et on leur tirait dessus, ajoute-t-il. Ou alors on mettait un pétard dans les grenouilles et on les lançait en l'air et on les explosait*⁵⁶. » À travers ces mises en scène jugées cruelles, les enfants manifestent l'éclatement de leur propre intégrité menacée par la violence de leurs éducateurs et dévoilent leurs blessures par l'intermédiaire d'une cible émissaire⁵⁷. L'excitation qu'ils éprouvent dénote encore l'espoir d'une mise à jour des causes réelles de leurs souffrances. Mais au lieu de s'interroger sur le comportement de leur progéniture et d'y voir une conséquence de leur propre brutalité, les parents condamnent ces agissements et enferment leurs héritiers dans l'affirmation d'un machisme parfois cynique⁵⁸. Bien des années plus tard, nombre d'observateurs décèleront chez le gouverneur George W. Bush une forme de jouissance à l'idée d'infliger le châtement suprême sans pour autant faire le lien avec le déni dont il fut jadis la victime. Au cours d'un débat qui l'opposera à Al Gore avant l'élection présidentielle de 2000, le candidat républicain – visiblement emporté par une émotion – estimera par exemple que la peine capitale est le meilleur moyen de prévenir les crimes racistes : « *Devinez quoi ? Les trois hommes qui ont assassiné [le Noir] James Byrd, devinez ce qui va leur arriver ? Ils vont être mis à mort. Un jury les a condamnés et ça sera difficile de les punir davantage lorsqu'ils auront été mis à mort*⁵⁹. » Dans le psychisme meurtri de cet ancien enfant maltraité qui fut un spectateur impuissant de l'agonie de sa sœur, la mort semble s'être inscrite comme un recours ultime pour mettre un terme à l'expression de la souffrance.

55. Nicholas D. Kristof, *A Philosophy with Roots in Conservative Texas Soil*, op. cit.

56. Terry Throckmorton, cité par Nicholas D. Kristof, *ibid.*

57. Dans sa première autobiographie, Bush compare cette prolifération de batraciens à une « *plaie biblique* ». George W. Bush, *A Charge to Keep*, William Morrow, 1999, p. 16.

58. Après la mort de sa fille Robin et devant l'exubérance de ses quatre garçons, le père de George W. Bush déplorait ainsi dans une lettre à sa mère : « *Nous avons besoin de quelqu'un qui ait peur des grenouilles. Nous avons besoin de quelqu'un qui pleure quand je me mets en colère – au lieu d'argumenter. [...] Nous avons besoin d'une fille.* » *All the Best*, op. cit., pp. 81-82.

59. George W. Bush, interviewé par Jim Lehrer, *The Second Presidential Debate*, Online NewsHour, 11.10.2000, www.pbs.org/newshour/bb/election/2000debates/2ndebate3.html. En fait, deux des trois assassins de James Byrd ont été condamnés à la peine capitale et seront encore dans le couloir de la mort dix ans plus tard. En tant que gouverneur du Texas (1995-2000), George W. Bush a gracié un seul condamné et confirmé 152 exécutions.